

de la maladie. Lorsqu'on emploie la charue pour arracher les pommes de terre, on les fera sécher plus vite, en les exposant sur le côté du sillon exposé au soleil, dans l'avant-midi. La maladie est néanmoins devenue si perfide, que toutes ces précautions ne seront pas une garantie parfaitement sûre, et il sera bon d'examiner de temps à autre l'état des fosses. Si la maladie s'étend, les tubercules affectés doivent être ôtés, à mesure qu'on retourne les patates, pour les exposer au soleil. Si la carie est sèche, le triage n'est pas aussi nécessaire, mais si elle est humide, et que les tubercules gâtés ne soient pas ôtés, le tout deviendra bientôt une masse putride. On peut même dire qu'aussitôt que la carie humide se montre, il est temps de disposer des patates demeurées saines, attendu qu'il est rare qu'elles échappent à la maladie, lorsqu'elles ont été partiellement en contact avec celles qui sont devenues noires et putrides.

Quant à l'époque convenable pour arracher les pommes de terre, elle est ordinairement déterminée par la décomposition des fanes; on la reconnaît aussi, quand le tubercule frotté retient sa première peau. La dernière épreuve peut encore être employée; mais, en conséquence de la pratique maintenant suivie de semer les patates de quatre à six semaines plutôt qu'on ne le faisait avant l'apparition de la carie, presque toutes les patates cultivées en plein champ doivent être prêtes à être arrachées maintenant. On diffère souvent imprudemment cette opération, soit à cause des travaux pressés de la moisson, soit en conséquence de l'idée qu'il faut attendre le mois d'octobre pour recueillir les patates. Outre qu'en différant trop d'arracher les patates, on les expose davantage au danger d'être détruites, si elles sont laissées trop longtemps dans la terre, elles deviennent moins agréables au goût, et le retard est la cause la plus fréquente de cette noirceur bleuâtre qu'on remarque parfois dans les patates, lorsqu'on les a fait bouillir et qu'on les a gardées quelque temps, après qu'elles ont été tirées du feu. On attribue souvent cette couleur bleuâtre à l'effet de la maladie. Nous croyons pourtant que la cause réelle est celle que nous avons indiquée. La carie des pommes de terre, à la présente époque de l'année, se manifeste sous une forme presque aussi virulente que tout été précédent, depuis 1847. Dans une dizaine de jours, ou moins, un quart de la récolte, même en Ecosse, sera devenue impropre à la nourriture de l'homme. En Angleterre, les trois quarts de la récolte sont déjà détruits; et en Irlande, la presse périodique découvre et convient maintenant que ce que nous avons dit à nos lecteurs, il y a un mois, est plus que prouvé. Quiconque donc aura l'avantage de pouvoir fournir des patates saines de bonne qualité peut s'attendre à les vendre à des prix aussi élevés que ceux de l'année dernière. Il y a peu à douter que la récolte des pommes de terre ne soit considérable, et si ce n'eût été de la

carie, il est probable qu'elles se seraient vendues à des prix modérés, mais si l'on joint ensemble l'étendue de la maladie, la paucité de la récolte de froment, et des prix approchant de ceux des temps de famine en France et ailleurs, on peut s'attendre à une grande cherté.

Essais sur l'Agriculture, par feu Thomas Gisborne, éc., d'Yoxell Lodge, Staffordshire; réimprimés par permission, du *Quarterly Review*. Murray.

Ce volume contient trois essais qui ont paru dans le *Quarterly Review*, durant les années 1849 et 1850, avec un autre qui devait venir après, mais qui n'avait pas été reçu complètement, quand la plume de l'auteur a été déposée pour toujours. Quiconque a lu ces essais dans la revue où ils ont été publiés d'abord, n'a pu les oublier. Les quatre ici recueillis forment une esquisse aussi agréable à lire, aussi courte et aussi populaire de quelques-uns des grands principes de l'agriculture, ainsi que de l'histoire de l'art, qu'il soit possible d'en trouver quelque part que ce soit dans notre langue, et notre langue surpasse toutes les autres par l'excellence de sa littérature agricole.

Dans ce petit volume nous trouvons le bon goût et une lecture variée pour l'homme instruit, combinée avec l'expérience de l'agriculteur pratique; le tout adressé à notre intelligence avec le tact et la grâce d'un homme qui connaît le monde, plein de belle humeur, et d'un cœur ouvert et généreux. Il n'y a pas à douter que ces essais ne soient une source de renseignements et d'avis utiles pour ceux qui lisent dans la vue de s'instruire. Ils ont été pour nous pleins d'intérêt et de choses nouvelles. Ils ont éveillé en nous tout ce que nous avions compris et tout ce que nous avions trouvé d'intéressant, dans les races et lignées de bêtes à cornes de Devon, Hereford, Durham et Galloway, et dans celle des moutons de Leicester.

Ajoutons que la publication de ces essais vient très opportunément. Une lecture attentive du premier essai de M. Gisborne mettra l'amateur de bon ton en état d'aller, la semaine prochaine, à l'exposition d'animaux, apte à apprécier la teneur des étiquettes attachées aux différentes bêtes, à prendre beaucoup d'intérêt à la comparaison des races, et à comprendre le langage des fermiers. A l'aide du second essai, le même amateur des affaires agricoles pourra apprendre à discuter avec intelligence le sujet de l'égoût des terres à céréales, etc., et de l'entretien des bestiaux. D'un autre côté, le troisième essai mettra le cultivateur qui l'aura lu en état d'expliquer l'origine et le progrès de son art, avec assez de détails classiques et antiques, pour le disputer avec le monsieur de sa connaissance le plus instruit. Le quatrième essai fournit tous les points nécessaires pour soutenir une conver-

sation de table sur la grande culture, au dîner du Club de Smithfield.

Nous préférons parler ainsi du livre sous son aspect purement populaire; il est réellement théorique et pratique; et tant parce qu'il est en même temps remarquablement amusant et instructif, que parce que les idées générales qu'il présente sur l'agriculture méritent d'être connues même de ceux qui demeurent dans des villas, nous désirons l'indiquer comme formant un guide admirable pour l'inculcation de notions générales saines en fait d'agriculture, qui ne peuvent guère manquer d'être utiles à la généralité des fermiers.

Que le livre dont nous parlons soit nouveau en son genre, amusant et lumineux à un haut degré, c'est ce que sera voir suffisamment le charmant compte-rendu de Falkirk Tryst.

Ayant conduit nos lecteurs aux montignes d'Eccles, nous devons, au risque de paraître un peu prosaïque, les prier de vouloir bien, à leur retour au sud, nous accompagner jusqu'à Falkirk Moor, le second lundi ou mardi de septembre ou d'octobre. Ils y verront une scène dont ni la Grande-Bretagne, ni peut-être le monde entier, n'offrent le pendant. Le lundi matin, ils verront arriver sur cette plage unie et ouverte, troupeau sur troupeau, chacun peut-être, l'un portant l'autre, de 1000 moutons, les uns à face noire et cornus, les autres à face blanche et sans cornes, les individus de chaque troupeau étant néanmoins remarquablement unifiés par la taille et le caractère. Ils verront probablement arriver les animaux divisés en deux parcs, le premier de montons, le second de brebis de la même ferme. Chaque troupeau sera conduit et gardé par deux ou trois hommes, et au moins autant de chiens. Ils prennent leurs stations respectives sur la plaine, sans confusion et demeurent parfaitement tranquilles en petits groupes ou peletons, à quelques verges seulement l'un de l'autre. Les principaux gardiens sont les chiens, et quoiqu'ils se tiennent généralement couchés, échantant leurs pieds fatigués de la route, nul animal fougueux n'échappe à leur vigilance, mais il est aussitôt ramené à sa place. Parmi les bergers, il se fait des reconnaissances amicales, et les main et la bière sont offertes et acceptées cordialement, et les nouvelles de Ben Nevis, Dunvegan, Brannan, Jura, John o' Groat, et des Lewis sont communiquées en un langage singulièrement doux, inconnu à des oreilles méridionales. Il est probable que nous restons au-dessous du vrai, en n'estimant qu'à 100,000 le nombre des individus ainsi réunis. M. Paterson, M. Sellar, M. Kennedy et M. Corachill: en auront chacun plusieurs milliers sur le terrain. Nous avons entendu dire que ce dernier patriarce a 50,000 têtes de bétail et de moutons sur ses différentes fermes. La plus grande partie des moutons appartient respectivement à ceux qui les ont élevés, quoiqu'il en ait été acheté un bon nombre, comme à la sourdine, à la foire, ou exposi-